

# Intervention

N°9 Mai/Juin/Juillet 1984



## Le libéralisme de droite à gauche

Blandine Barret-Kriegel — Alain Bergounioux  
Gérard Gaultier — Bruno Groppo — Jacques  
Julliard — Alain Lipietz — Bernard Manin  
Jean-Paul Martin — Alain Minc — Pierre  
Rosanvallon — Pierre André Taguieff

## L'Europe et ses nations

Krzysztof Pomian — Patrick Viveret

---

# La nouvelle droite contre le libéralisme

---

PIERRE TAGUIEFF

---

J'insisterai tout d'abord sur la spécificité de mon objet et de mon domaine. Les développements qui vont suivre ne relèvent pas de la philosophie politique telle que l'exposé de Bernard Manin en a donné ce matin un exemple tout à fait remarquable d'ordinaire, du journalisme spécialisé aux investigations relevant de la « science politique ». Ce qui m'intéresse ici, c'est l'argumentation idéologico-politique, et c'est l'analyse des procédures rhétoriques par lesquelles une stratégie idéologique fonctionne, développe certains effets en inscrivant dans le sens commun ses représentations, ses schèmes, ses valeurs. J'entends ici par stratégie la pratique et la théorie des rapports de force idéologico-culturels. Je m'intéresse donc également aux procédures d'élaboration théorique de cette stra-

tégie, aux discours seconds qui, la prenant pour objet, visent à la formaliser et à la légitimer. Lorsque je parlerai de stratégie, je renverrai donc à plusieurs choses. Tout d'abord à la stratégie telle qu'elle est pratiquée et institutionnalisée dans des organisations, telle qu'elle s'inscrit dans des procédures de circulation d'idées, telle qu'elle est matérialisée dans des maisons d'édition et publications diverses (1). Ensuite à un discours conceptualisant tenu sur cette stratégie. Enfin à la construction d'une légitimité théorique, à ses méthodes d'acquisition, par référence à un certain nombre d'auteurs, en principe reconnus, dotés d'un capital symbolique — susceptibles d'autoriser cette stratégie (Gramsci). Les discours stratégiques de la Nouvelle Droite, soit ceux du Club de l'Horloge et ceux du

1) Je renvoie, pour plus de précisions, à mon étude d'ensemble sur « La stratégie culturelle de la « Nouvelle Droite » en France (1968-1983) », in *Vous avez dit fascisme ?*, Paris, Montalba, 1984, pages 13-152. Sur les organisations et publications, cf. l'inventaire présenté aux pp. 114-117.

G.R.E.C.E. (Groupement de Recherche et d'Études pour la Civilisation Européenne), ont un point commun formel : fondés sur la même hypothèse « gramscienne » ou « métapolitique » que la conquête du pouvoir politique est (sur-) déterminée par la prise du pouvoir culturel, ils visent, dans l'espace idéologique conjoncturel, à se constituer en argumentaires à l'usage des praticiens politiques professionnels. Cette auto-représentation métapolitique de la fonction de nos stratèges néo-droitiers est remarquablement conforme à la réalité du fonctionnement tactique et stratégique de leurs laboratoires idéologiques. C'est Jules Monnerot qui, en 1970, dans une lettre à *Nouvelle École*, la revue dirigée par Alain de Benoist (et fondée par les premiers membres du G.R.E.C.E. au début de 1968) (2), ne se contentant pas de donner une caution universitaire au G.R.E.C.E., a analysé le projet métapolitique néo-droitier du point de vue des rapports de force idéologiques, non sans l'insérer dans la tradition dont l'Action Française avait été une illustration (3). Il faut lire un extrait de cette lettre, publiée dans *Nouvelle École* (janvier-février 1970, n° 11, p. 85) :

« Je ne peux que vous féliciter de la réalisation de *Nouvelle École*, et surtout de ce que j'entrevois derrière, et qui est capital : la fondation et la croissance d'une école de pensée (en fait, marxisme à part, il n'y en a eu qu'une seule en France depuis la III<sup>e</sup> République, c'est l'« Action Française »). Il serait même tout naturel que vous ne vous rendiez pas compte de l'importance historique de ce que vous pouvez faire. Je considère donc *Nouvelle École* comme un symptôme d'espoir très caractérisé. (...) Il n'y a rien devant vous : tout ce qui est officiel est ou rallié au marxisme, ou tremblant devant lui. Or, le marxisme est congénitalement débile sur le plan intellectuel. Son succès complet requiert une véritable décivilisation. Le problème pour l'école de pensée qui réussira est d'agrèger un nombre suffisant d'éléments supérieurs, et de convertir progressivement la technobureaucratie qui fait passer dans la réalité les décisions censées être celles du pouvoir, la technostructure de l'État et de la Société (...). »

Cette analyse et cet éloge me semblent

tout à fait caractéristiques de la lucidité habituelle de Jules Monnerot. Qui donc, en 1970, à gauche ou à droite, prenait au sérieux la poignée d'anciens activistes et militants d'extrême-droite qui venaient de fonder le G.R.E.C.E. et la revue *Nouvelle École* ? Or Jules Monnerot est également l'une des références constitutives de la dernière idéologie du Club de l'Horloge (4). Cette idéologie prétend se situer et caractériser elle-même positivement, par la dénomination « libéralisme ». La relève, la réévaluation de l'étiquette libérale, ici, ne prend sens qu'intégrée dans le courant du néo-conservatisme occidental des années quatre-vingts. Il faut revenir brièvement sur les origines de l'actuelle offensive libérale-conservatrice en France, et rappeler les liens d'origine entre G.R.E.C.E. et Club de l'Horloge. Pour quelles raisons parler de l'une et l'autre organisations, alors que le G.R.E.C.E. se dit résolument anti-libéral ? Le libéralisme est en effet désigné dans les textes du G.R.E.C.E. depuis quelques années, et en particulier depuis 1982, date de parution d'un texte rédigé par Alain de Benoist en 1981 : *Orientations pour des années décisives*, comme suit : « L'ennemi principal, pour nous, sera donc le libéralisme bourgeois et l'Occident atlantico-américain, dont la social-démocratie européenne n'est que l'un des plus dangereux succédanés » (5). Or le Club de l'Horloge, à l'autre pôle du champ de la Nouvelle Droite, désigne au contraire son ennemi principal, de façon tout à fait classique, comme étant le communisme en général, et la social-démocratie en particulier (6). Mais, que la genèse de la social-démocratie soit définie comme relevant du « libéralisme égalitaire » (G.R.E.C.E.) ou comme inscrite dans la téléologie idéale du « communisme totalitaire » (Club de l'Horloge), c'est bien elle qui est identifiée comme la figure conjoncturelle, et la plus dangereuse par sa « force tranquille » de séduction, de l'ennemi absolu : l'égalitarisme (7). Le G.R.E.C.E. et le Club de l'Horloge, jusqu'en 1979, se sont constitués en outre selon les mêmes références philosophiques (8) et ont proposé des orientations idéologico-politiques identiques ou voisines.

Deux exemples me semblent représenter les deux noyaux idéologiques les plus

2) Cf. René Rémond, *Les droites en France*, Nouvelle édition, Paris, Aubier, 1982, pp. 284-285; P.-A. Taguieff, 1984, pp. 127-128.

4) Notons que Jules Monnerot a fait une communication lors du colloque organisé par le Club de l'Horloge à Paris, les 26 et 27 novembre 1983 (« Socialisme et fascisme : une même famille ? »), sur « La constitution du mythe « fascisme » en France et l'utilisation politique de ce mythe », repris in *Socialisme et fascisme : une même famille ?*, Paris, Albin Michel, pp. 61-72.

5) A. de Benoist, *Orientations pour des années décisives*, Paris, G.R.E.C.E., 1982, p. 35.

6) Cf. Yvan Blot, « Pour une stratégie républicaine », in *Échecs et injustices du socialisme*, Paris, Albin Michel, 1982, page 149; Jean-Yves Le Gallou, « L'opposition n'a pas de leçons de morale politique à recevoir des socialistes », in *Socialisme et fascisme...*, 1984, pp. 122-124.

7) A. de Benoist, *Orientations...*, pp. 35, 36, 63, 69, etc.; Jean-Yves Le Gallou, « Être à l'avant-garde de l'opposition », in *Échecs et injustices...*, 1982, pp. 12, 16-17.

8) Citons quelques noms d'auteurs marquant des orientations théoriques significatives : G. Le Bon, F. Nietzsche, O. Spengler, W. Sombart, V. Pareto, C. Schmitt, A. Gehlen, K. Lorenz, R. Ardrey, A.-R. Jensen, J. Monnerot, L. Rougier (pour nous en tenir au tronc idéologique commun).

importants de la Nouvelle Droite unitaire jusqu'à l'été 79 où le G.R.E.C.E., soit la formation centrale et fondatrice de la Nouvelle Droite, a été l'objet de tirs croisés venus de gauche et de droite. De l'intégrisme catholique, de la contre-révolution catholique de l'Abbé Georges de Nantes, de la Nouvelle Action Française (N.A.F., devenue N.A.R. : Nouvelle Action Royaliste) (9), qui en avait déjà repéré l'importance et le danger (depuis 1972), jusqu'aux journaux : *Le Monde*, *Libération*, *Le Matin*, *Le Nouvel Observateur*, etc. Il y a eu une sorte de sainte alliance des opposés qui eût réjoui Georges Vacher de Lapouge prophétisant en 1899 : « L'avenir prochain montrera à nos fils ce curieux spectacle, les théoriciens de la fausse démocratie moderne contraints de se renfermer dans la citadelle du cléricisme (...). En face des dogmes nouveaux l'alliance des hommes de l'église et de ceux de la révolution sera le fait de demain » (17). A l'issue de cette mise en accusation, et par elle, le G.R.E.C.E. a cru avoir montré glorieusement sa différence, sa non conformité, voire son inactualité (nietzschéenne) à l'égard des valeurs admises et des convictions idéologiques légitimes. Ainsi la polémique n'a fait que le conforter dans le sentiment aigu qu'il avait de sa différence et de son originalité par rapport à l'esprit du temps soumis au « terrorisme intellectuel » de la gauche. (11).

### Le modèle indo-européen

Le premier noyau idéologique, la première matrice de représentations normatives, est constitué par la référence au modèle *indo-européen*, à « l'héritage » permanent qu'il incarne. Il est caractéristique que la référence explicite à l'organisation tri-fonctionnelle de l'idéologie indo-européenne ait disparu progressivement dans les publications du Club de l'Horloge après le passage de celui-ci au néo-libéralisme offensif (1980). Voilà un exemple intéressant de la mise en œuvre d'une stratégie d'adaptation axiologique, par quoi l'on peut entendre toute argumentation fondée sur le respect des valeurs admises, et tenant compte de leurs variations (12). Ce style argumentatif caractérise le Club de l'Horloge et le singularise par rapport au G.R.E.C.E. qui recourt pour sa part à une stratégie

de déconstruction et de reconstruction axiologiques. J'entends par axiologie tout système de valeurs, de normes et de régulations idéologiques. Telle peut se définir brièvement une première divergence stratégique impliquant une différenciation rhétorique, au sein de la Nouvelle droite. Car le G.R.E.C.E. continue de se réclamer de « l'héritage indo-européen » (13), de la sainte trinité indo-européenne : le pouvoir souverain, la fonction guerrière, la fonction productive (14). Modèle hiérarchique de l'ordre social, légitimé par l'identité à soi trans-historique des peuples européens. L'héritage européen se redouble comme mythe impérial : « L'Europe — plus précisément la culture européenne, en tant qu'héritage porteur d'un devenir, d'un destin impérial — est pour nous un mythe fondateur, capable de mobiliser, dans une perspective historique (sic), les jeunes générations des peuples européens », déclare Pierre Vial, co-directeur d'*Éléments* (15).

### Un projet bio-politique

Un second indice de démarcation me semble devoir être relevé. Il correspond au deuxième noyau idéologique que j'annonçais, le noyau « biopolitique ». On sait que le mot « bioéthique » vient des États-Unis et qu'on en trouve la première attestation vers 1970-1971 (16). « Biopolitique » est un mot qui, semble-t-il, fonctionne comme signe d'appartenance à une tradition idéologique déterminée, oscillant entre matérialisme biologique, darwinisme social libéral et eugénisme

Il se trouve que, dès les premières publications du G.R.E.C.E., le projet biopolitique était doté d'une position dominante. C'est ainsi que dans la revue *Nouvelle École*, en 1969, la rédaction introduisait un dossier par ces affirmations : « La vraie politique, c'est la biopolitique. Il importe, avant tout, que la vie soit préservée. Le reste, l'économique, le social, sont des applications, importantes mais secondaires. Or, l'homme est aujourd'hui menacé de deux façons : en tant qu'espèce, en tant qu'individu (...). L'homme est quelque chose qui doit être dépassé. L'évolution n'est pas finie, du moins rien n'autorise à le croire. Mais l'évolution, c'est la différenciation et la sélection. Et de ce côté-

9) Parmi les nombreuses études sur le G.R.E.C.E. publiées par la N.A.F., on se reportera plus particulièrement aux toutes premières, parues dans les n° 86 et 87 (déc. 1972), 88, 89, 90 et 91 (janvier 1973) de la revue hebdomadaire du même nom.

10) G. Vacher de Lapouge, *L'Aryen. Son rôle social*, Paris, A. Fontemoing, 1899, p. 514.

11) Cf. *Dix ans de combat culturel pour une renaissance*, Paris, G.R.E.C.E., 1977 pp. 86, 111-113; *Éléments*, n° 3, janvier-février 1974, p. 2; *Éléments*, n° 32, nov.-déc. 1979, p. 2, etc.

12) Rappelons les indispensables analyses du « point de départ de l'argumentation », présentées par Chaim Perelman dans *Traité de l'argumentation*, Paris, P.U.F., 1958, p. 87 sq.

13) Cf. par ex. le XVII<sup>e</sup> colloque du G.R.E.C.E. (Versailles, 27 nov. 1983; « Face au vide intellectuel, la troisième voie »). Il s'agissait, bien entendu, d'une troisième voie pour l'Europe » (*Éléments*, n° 48-49, hiver 83-84, pp. 47-49).

14) Pour une analyse de la mise en idéologie politique des analyses de G. Dumézil, cf. *Nouvelle École*, n° 21-22, hiver 1972-73 (n° spécial consacré à l'œuvre de G. Dumézil); *Dix ans de combat culturel...*, pp. 90-91; A. de Benoist, *Vu de droite*, Paris, Copernic, 1977, pp. 32-37 (« Le monde des Indo-Européens »), etc.

15) Pierre Vial, « la Nouvelle Droite devant l'histoire », *Éléments*, n° 43, oct.-nov. 1982, p. 24.

16) Cf. François A. Isambert, « Aux sources de la bioéthique », *Le Débat*, mai 1983, n° 25, p. 84.

18) *Nouvelle École*, n° 9, juin-juillet-août 1969, itinéraire, pp. 7-8. Dans la suite du texte, il est proposé de « suivre avec la même sympathie [que pour « chaque peuple » qui veut « revenir à ses sources vives »] les efforts des Sud-Africains qui, pour ne pas aliéner l'héritage, suivent avec sagesse la voie du développement séparé » (p. 8). L'Apartheid ou le rêve différentialiste.

19) L'ouvrage avait été rédigé en 1978, soit bien avant la campagne de l'été 1979. Celle-ci contraindra le Club de l'Horloge à effacer certaines thèses, afin de s'adapter au nouveau champ de forces idéologiques.

20) Cf. Y. Blot, « Pour une stratégie républicaine », op. cit., pp. 151-152, 154.

21) Sur le « combat culturel » du Club de l'Horloge, cf. Georges Souchon, *Le Droit de vivre*, n° 458, juin 1980, pp. 22-23.

22) Sur les débuts du Club de l'Horloge, dans le prolongement des premières activités, au sein du G.R.E.C.E., de ses fondateurs-animateurs, cf. Hubert Landier, in *Notes de conjoncture sociale*, n° 118, 16 février 1981, pp. 8-13; P.-A. Taguieff, in *Droit et Liberté*, n° 399, mars 1981, pp. 13-14; et aussi *Le Droit de vivre*, n° 437, septembre 1978 (sur Y. Blot, « L'homme-clé du G.R.E.C.E. »).

23) Après l'élection présidentielle de mai 1981, le G.R.E.C.E. a cessé progressivement d'intervenir dans les débats publics, tandis que le Club de l'Horloge s'est lancé dans la guerre idéologique à outrance.

24) Un bon exemple de personnage hautement circulatoire: Xavier Rauffer (pseudonyme de Christian Bongain). Cf. P.-A. Taguieff, 1984, p. 74.

25) Cf. P.-A. Taguieff, 1984, pp. 69-71 (*Le Figaro-Magazine* de 1978 à 1980); pp. 73-75 (*Le Magazine Hebdo*, lancé en septembre 1983).

26) Cf. Joseph Algazy, *La tentation néo-fasciste en France de 1944 à 1965*, Paris, Fayard, 1984, sq; P.-A. Taguieff, 1984, pp. 19-40.

27) En dépit d'une référence constante à l'œuvre de Louis Rougier dans les publications de la Fédération des Étudiants Nationalistes (*les Cahiers Universitaires*, 1961-1967) et des groupes *Europe Action*. Cf. notamment L. Rougier, *La mystique démocratique*, Paris, Flammarion, 1929; *La mystique soviétique*, Bruxelles, Équilibres, 1934; *Les mystiques politiques et leurs incidences internationales*, Paris, Sirey, 1935; *Le colloque Walter Lippmann*, Paris, Librairie de Médecis, 1939. Sur l'importance de L. Rougier, cf. P.-A. Ta-

là, nous avons aussi pris un mauvais chemin. C'est là que l'homme est menacé comme individu. Sous la pression des idéologies contemporaines, la différenciation (antonyme: le mélange) et la sélection (antonyme: l'anarchie) ont perdu force de loi. Le progrès déraile, car on ne progresse vraiment qu'en restant soi-même: le ressort créatif prend ses racines dans un vieil inconscient collectif, une structure mentale que les millénaires, des siècles et des siècles de sélection ont formée. D'où la nécessité de l'« enracinement » (18). Autrement dit la « biopolitique » qualifie le projet politique et métapolitique du G.R.E.C.E. dès ses premières formulations. Le Club de l'Horloge, tout naturellement, a consacré à la question biopolitique un ouvrage dont le seul titre explicite le programme: *La politique du vivant* (19), en 1979.

L'ouvrage développe l'idée selon laquelle il faut fonder une politique enfin scientifique sur « les acquis les plus certains des sciences de l'homme et des sciences de la vie ». La rhétorique du Club de l'Horloge pourrait être qualifiée de « réformiste », car, à considérer l'histoire de ses stratégies argumentatives, il n'est guère douteux que le Club de l'Horloge soit passé du réformisme axiologique au conformisme le plus radical, jusqu'à se réapproprier de façon exclusive ce que ses porte-paroles appellent eux-mêmes « la tradition républicaine ». Par une telle auto-désignation, ils s'opposent aux dévoiements et aux dérives « collectivistes » du républicanisme qu'inspirerait la fascination, toujours renaissante, exercée par le modèle marxiste (20). Le Club de l'Horloge, rappelons-le, a été fondé en 1974 par Yvan Blot, Jean-Yves Le Gallou, Michel Leroy, Henry de Lesquen et quelques autres énarques ou polytechniciens. Le noyau originaire, constitué d'anciens élèves des grandes écoles qui se destinaient, pour la plupart, à la haute administration, en marquaient d'emblée la nature élitiste. L'objectif était de former de nouvelles élites politico-administratives de droite, pour « prendre la relève » (21). Il faut signaler qu'Yvan Blot et J.-Y. Le Gallou, respectivement président et secrétaire général du Club de l'Horloge, étaient dès 1970, l'un et l'autre, responsables des cercles du G.R.E.C.E. à Sciences-Po (22). Ce sont

donc des membres du G.R.E.C.E. qui ont fondé le Club de l'Horloge, et qui le dirigent aujourd'hui. Il n'est pas inutile, dans cette perspective, de noter qu'Yvan Blot, sous le pseudonyme de Michel Norey, figure toujours au comité de rédaction de la revue *Nouvelle École*, ce qui implique pour le moins un voisinage idéologique avec le G.R.E.C.E. Ainsi, derrière la divergence proclamée qui, quant à l'engagement politique, est réelle, notamment depuis mai 1981 (23), il n'est pas impossible de suivre, outre certaines circulations d'hommes (24), des formulations communes d'idées, de valeurs, de thèmes de propagande, de slogans. L'anti-égalitarisme, ce nouveau lieu commun du mythe néo-conservateur, est l'enfant né du couple G.R.E.C.E./Club de l'Horloge. Ce qu'il est convenu de dénommer Nouvelle Droite doit donc s'analyser en distinguant, d'une part, le Club de l'Horloge, détachement avancé (puis autonomisé en 1979-1980) du G.R.E.C.E. dans les milieux de la haute administration, des universités et des media intellectuelles, en rapport avec des tâches directement politiques; d'autre part le G.R.E.C.E. et ses avant-postes plus ou moins clandestins (dans les milieux régionalistes, dans les media, dans la vie culturelle) (25).

## Un anti-communisme soviétophile ?

Le G.R.E.C.E. s'inscrit dans une généalogie politiquement déterminée, celle de l'anti-communisme lié à ce qu'il faut bien nommer, en dépit du caractère fort problématique de l'expression, le « néo-fascisme », de 1945 au milieu des années soixante. Il serait plus exact de reprendre, pour le situer dans sa filiation, l'auto-désignation de la mouvance idéologique à laquelle ses membres fondateurs ont presque tous appartenu: le « nationalisme révolutionnaire ». L'anti-communisme des nationalistes révolutionnaires s'opposait expressément à l'anti-communisme de tradition néolibérale (27). Il se caractérisait par la conjonction négative « ni communisme ni libéralisme », principe de base de la doctrine *d'Europe Action*. La revue du même nom, issue des groupuscules fascistoides des années cinquante (28), a permis la constitution d'un corps de doctri-

nes qui n'avait eu, en France, aucun équivalent depuis 1945. Or l'anticommunisme d'Alain de Benoist a peu à peu fait place à une singulière allégeance pro-soviétique qui semble refaire les chemins du national-bolchévisme allemand (29). C'est là une différence d'orientation fondamentale avec le Club de l'Horloge, tel qu'il est devenu à la fin des années soixante-dix : un regroupement sélectif de représentants de l'élite gestionnaire, autour de l'idéologie néo-libérale réadaptée à une démarche offensive. La deuxième différence, qui n'est guère que l'envers du tournant soviétophile du G.R.E.C.E., réside dans l'insistance selon laquelle « le libéralisme » (c'est-à-dire la civilisation occidentale, que symbolise le modèle américain) est désigné dans les textes de cette formation comme « l'ennemi principal » (30). Telle est du moins l'image publique que le G.R.E.C.E. donne de ses positions et orientations. Si donc l'on s'en tient au discours explicite du G.R.E.C.E. et à l'image qu'il diffuse de lui-même, on peut dire que, d'une part, nous observons des néo-néo-libéraux militants et, semble-t-il, heureux de l'être, jeunes politiciens souvent issus de groupuscules d'extrême-droite (31), et, d'autre part, les tenants « métapolitiques » d'un antilibéralisme absolu, au nom d'une économie organique et d'un modèle impérial de l'Europe (32). Tandis que les uns s'étaient conformés aux valeurs admises, notamment aux valeurs républicaines, les autres avaient radicalisé leur rejet de ces mêmes valeurs sans pour autant attaquer de front la tradition républicaine (33). Pourquoi ? C'est là que l'on rencontre une différence fondamentale : l'argumentation, le discours de persuasion du Club de l'Horloge, se réalise dans un discours politique ; le discours du G.R.E.C.E. se situe, il faut ici encore reprendre le vocabulaire, sur un registre métapolitique. Il est de bonne guerre de commencer par la fixation des objectifs, certains étant déclarés, d'autres non, d'un dispositif de guerre culturelle. L'existence du G.R.E.C.E. constitue la solution du problème posé en 1967-1968, après un certain nombre d'échecs politiques et historiques cuisants, aux nationalistes révolutionnaires : l'impossibilité pour l'O.A.S.-Métro de réaliser un putsch,

l'anéantissement de l'activisme nationaliste par le gaullisme (c'est-à-dire, finalement, par la haute personnalisation d'une famille politique dont il n'était pas absolument éloigné) (34), et, en mars 1967, l'échec aux législatives du Rassemblement Européen de la Liberté, fondé par Dominique Venner (35). Après ces deux échecs, l'échec d'une réaction autoritaire, nationaliste et corporatiste en France, suivi d'un échec électoral, une stratégie de reconquête culturelle est patiemment et systématiquement élaborée (1967-1968). Le marché des idées politiques supposé aux mains des intellectuels de gauche, il s'agissait de les en chasser, et de les remplacer progressivement dans la fonction de production/diffusion de l'idéologie dominante.

### Recherche d'une hégémonie culturelle

En bref, d'opérer un transfert et une substitution d'influence, en-deçà du jeu politique. Voilà donc défini le problème dont l'existence même du G.R.E.C.E. constitue la solution : celui d'un « projet à long terme de reconquête d'une opinion publique qui, désormais, décide toujours plus de la réussite ou de l'échec d'une tentative de changement (36) ». S'il est vrai que le plus urgent, vu de la droite radicale, c'est « un changement des mœurs, des mentalités et de l'ordre social (37) », c'est seulement en commençant par la conquête du domaine que les extrêmes-droites, marginalisées par l'effondrement du nazisme, avaient négligé : celui des mentalités et des mœurs, « prémisses logiques de n'importe quelle modification de l'ordre constitué (38) », que le remodelage politique souhaité peut s'accomplir en profondeur (39). Ajoutons que le premier séminaire national du G.R.E.C.E., tenu à Lyon le 12 novembre 1968, au lendemain de la seconde réunion du groupe fondateur (constitué les 4-5 mai 1968, à Lyon), avait pour thème la question : « qu'est-ce que la métapolitique ? » (40). Ainsi, d'emblée, le G.R.E.C.E. s'est pensé lui-même, dans son projet, selon la métaphore du métapolitique (41). L'objectif est donc d'abord de reconquête, selon des règles définies. Michel Marmin, alors secrétaire général adjoint du G.R.E.C.E., déclarait dans le *Bulletin intérieur confidentiel* de

guieff, 1984, pp. 44-46.  
 28) Cf. P.-A. Taguieff, 1984, pp. 25-27, 32 sq; J. Algazy, 1984, p. 156 sq, p. 192 sq, p. 264 sq.  
 29) Cf. l'importante thèse de Louis Dupeux, *Stratégie communiste et stratégie conservatrice. Essai sur les différents sens de l'expression « national-bolchévisme » sous la République de Weimar*, Paris, H. Champion, 1976, 1980.  
 30) *Éléments*, n° 41, mars-avril 1982; n° 42, juin-juillet 1982. Mais l'attaque directe contre le libéralisme remonte au n° 28-29 d'*Éléments*, paru en mars 1979 (« L'économie totalitaire »).  
 31) Citons en vrac : Alain Madelin, Gérard Longuet, Gérard Ecorcheville, Alain Robert, etc. (les deux premiers étant proches du Club de l'Horloge).  
 32) Cf. l'étude « Économie organique et société marchande », in *Éléments*, n° 28-29, mars 1979, pp. 24-31; *Dix ans...*, pp. 91-93. Sur l'imperium européen, cf. A. de Benoist, *Les idées à l'endroit*, Paris, Éd. Libres/Hallier, 1979, pp. 270-271.  
 33) On relève néanmoins certains propos que Louis Pauwels résume ainsi : « Après 1978 commence le temps non des révolutionnaires, mais des conservateurs : j'entends, le temps d'une révolution conservatrice. Il ne s'agit plus de penser comme en 1848, mais de penser à la fois comme avant 1789 et comme en 2100 » (« La crise des idéologies », in *Maïastra. Renaissance de l'Occident ?*, Paris, Plon, 1979, p. 23; je souligne).  
 34) Cf. A. de Benoist, « L'appel du Général », *Éléments*, n° 43, oct.-nov. 1982, pp. 37-38.  
 35) P.-A. Taguieff, 1984, pp. 26-27; François Duprat, *Les mouvements d'extrême-droite en France depuis 1944*, Paris, Albatros, pp. 135-137, 259-267.  
 36) Marco Tarchi, « Italie : une nouvelle droite pour aller plus loin », *Torilità*, n° 11, été 1980, p. 42.  
 37) M. Tarchi, art. cité, p. 45.  
 38) M. Tarchi, art. cité, p. 42.  
 39) Je reprends ici une analyse présentée in P.-A. Taguieff, 1984, p. 57.  
 40) Cf. Pierre Vial, *Pour une renaissance culturelle*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 273.

41) Sur l'ambiguïté du terme de métapolitique (métaphysique du politique et théorisation de la surdétermination culturelle des rapports de force politiques), cf. P.-A. Taguieff, 1984, pp. 68-69.  
 42) Sur la figure de M. Marmin, ancien disciple de Lucien Rebatel dont il a pris la relève, en 1972, à l'hebdomadaire *Valeurs Actuelles*, cf. P.-A. Taguieff, « Sur une argumentation anti-juive de base... », *Sens*, n° 7, juillet 1983, pp. 144-145, 155; P.-A. Taguieff, 1984, pp. 73-74 (M. Marmin au *Magazine Hebdo*).

43) Deux exemples seulement. « Que sont les frontières de l'histoire au regard des frontières du sang? ». Ainsi questionne un « Itinéraire » de *Nouvelle École* (n° 15, mars-avril 1971, p. 14). Et, face à François Brigneau qui le presse d'éviter les euphémismes, A. de Benoist reconnaît : « Il y a le sol et le sang, il y a toutes ces réalités concrètes. Je suis bien d'accord là-dessus » (*Item*, n° 3/4 juin 1976, « La patrie », p. 139). Ce « concret » s'oppose à l'« abstraction » des droits de l'homme, par exemple.

44) Prenons *Vu de droite*, qui esquisse une généalogie intellectuelle à partir des noms : Gobineau, Wagner, Nietzsche, Renan, Proudhon, Sorci, Pareto, Spengler, Le Bon, Carrel; C. Schmitt, K. Haushofer, E. Jünger, E. von Salomon, J. Evola; K. Lorenz, A.-R. Jensen, H.-J. Eysenck; etc.

45) Sur la distinction entre racisme autoréférentiel et racisme altéro-référentiel, cf. Colette Guillaumin, « Caractères spécifiques de l'idéologie raciste », *Cahiers internationaux de Sociologie*, 53, 1972, pp. 247-274; P.-A. Taguieff, « Les présuppositions définitionnelles d'un indéfinissable : le racisme », *Mots*, 8, 1984, pp. 71-107.

46) Les implications politiques de l'intégrisme de la différence ont été bien repérées par René Zazzo, dans une étude sur « La comparaison », *Enfance*, n° 4, 1982, pp. 232-234.

l'association, en novembre 1975 : « Les positions que le G.R.E.C.E. peut être conduit à prendre dans des circonstances précises restent relatives et, le cas échéant, sujettes à révision. Leur rôle est d'ordre tactique, donc secondaire au regard de ce qui nous importe véritablement, et qui est l'objet de notre combat : à savoir, d'une part la conscience d'un héritage commun, d'une appartenance à une communauté de sang et de culture; d'autre part la volonté de rendre notre communauté à un devenir conforme — précisément — à sa nature originelle... » (42). Nul sujet ne saura si, au Club de l'Horloge, l'on se pense toujours ainsi. Quoiqu'il en soit, on ne le dit pas publiquement, surtout après mai 1981. Au G.R.E.C.E., non seulement on le pense mais on le dit à demi, selon les stratégies de la formulation indirecte : par des jeux de métaphores codées (« terre », « sang », « communauté organique », « enracinement », « héritage »...) (43), par les sous-entendus qu'irradie l'usage de certains noms d'auteurs (44), par les évitements et les substitutions de mots (le vocabulaire de l'ethnisme, par exemple, présente des avantages rhétoriques dont celui du racisme explicite, sur-péjoré depuis 1945, est à l'évidence dénué).

L'une des stratégies discursives les plus efficaces, dans la batterie néo-droitière aura été la reformulation, en « éloge de la différence », du *racisme autoréférentiel*, centré sur la « légitime défense » de l'identité propre du groupe (45). Le racisme identitaire se peut ainsi donner, par un remaniement lexical adapté, pour la plus conséquente version du « droit à la différence ». Par la traduction de l'idiome identitaire (suspçonna-ble) en idiome différentialiste (hautement acceptable : évidence doxique absolue dans l'actuelle conjoncture idéologique), le G.R.E.C.E. réalise une monopolisation du thème de la différence, se pose en gardien du pluralisme, s'exalte en tant que sujet autorisé de l'esprit de tolérance, tout en rejetant ses adversaires dans les ténèbres du fanatisme, de l'ethnocentrisme, de l'universalisme monohumain et colonisateur, de l'impérialisme destructeur des « identités culturelles » sanctifiées par le symbolisme post-moderne de la différence (46). Les stratégies discursives du G.R.E.C.E. s'appli-

quent préférentiellement aux thèmes qui dérivent dans les zones d'ambiguïté maximale dessinant le ciel idéologique contemporain : droit à la différence, droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, droit de demeurer soi-même, défense des identités ethniques et/ou culturelles, enracinement, préservation de l'héritage, etc. Il ne s'agit pas ici du racisme altéro-référentiel, bien connu et analysé autant que violemment dénoncé depuis les mouvements de décolonisation. Contrairement au racisme de domination colonialiste, le racisme identitaire-différentialiste n'insiste pas sur l'inégalité entre peuples, cultures ou ethnies — alors même que l'inégalité interindividuelle est parallèlement affirmée comme un fait génétique et une norme politico-éthique. Si ce néo-racisme clandestin tient son imperceptibilité idéologique d'éviter tout éloge direct des hiérarchies entre groupes humains, il insiste sur l'origine pure et l'identité propre des groupes (peuples, cultures, ethnies). Si l'on distingue ces deux stratégies de racisation, d'une part un racisme altéro-référentiel centré sur l'infériorité de l'autre projetant le phantasme de la supériorité absolue de Soi, se manifestant dans le colonialisme occidental classique et, d'autre part, un racisme identitaire, autoréférentiel, centré sur le phantasme de la pureté originelle, principe différentiel à préserver à tout prix, ce qui l'engage à voir le péché par excellence dans le métissage (génétique et/ou culturel), on comprend pourquoi dans l'imaginaire sociopolitique du G.R.E.C.E., l'Amérique représente la faute majeure, incarne la souillure absolue, irrémédiable. Car l'identité propre et la différence pure y seraient introuvables : le chaos ethnique et culturel, c'est la négritude, le judaïsme, l'universalisme et l'égalitarisme judéo-chrétiens mêlés, sur fond de « cosmopolitisme marchand ». L'intégrisme de la différence implique l'opposition de l'homogène et de l'hétérogène, de l'identitaire et du métissé. L'identité pure est au mélange ce que l'équilibre (et/ou la normalité) est au déséquilibre (et/ou au pathologique), ou encore ce que la santé est à la maladie. Cette opposition triviale, précisée par l'idée d'un conflit fatal entre purs et impurs, est érigée en loi anthropologique générale dès les premiers tex-

tes théoriques publiés par le G.R.E.C.E. — Nouvelle École: « partout où des populations sensiblement différentes entrent en contact, il en résulte toujours un conflit. Le mélange se fait toujours dans le sens du déséquilibre et de l'instabilité, jamais dans celui du progrès » (47). Le mélange est déclin, décadence ou dégénérescence. Et le culte différentialiste laisse parfois apercevoir les lieux communs de l'ethnocentrisme qu'il a précisément pour fonction de reformuler, de rendre méconnaissables et par là même acceptables. Sous le droit à la différence, l'hyperbole de l'identité substantielle et des bonnes ressemblances. « Les hommes qui ont en commun les mêmes mœurs, c'est-à-dire les mêmes habitudes, c'est-à-dire la même culture, c'est-à-dire la même mentalité, c'est-à-dire la même constitution mentale, c'est-à-dire la même hérédité psycho-physique, c'est-à-dire ceux qui appartiennent à la même couche ethnique, veulent vivre ensemble » (48). Face à de tels grands co-ressemblants, le type issu du mélange surgit, incarnation individuelle du chaos ethnique: « Les autres sont tiraillés par la conciliation des héritages; ce sont les hommes du déchirement » (49). L'absolutisme de la différence revient ainsi au culte protectionniste de l'identité propre. Sous la louable défense des « identités ethniques et culturelles », le désir indicible de l'Apartheid. Ce sont de tels énoncés de phantasmes phobiques qu'on ne trouve plus, depuis 1980, dans les textes publiés par le Club de l'Horloge. En 1979, le livre-programme *La politique du vivant* (50) s'efforçait encore de justifier son rejet de la « caféaulaitisation » universelle. Extrayons de l'ouvrage quelques unes de ses vérités: « les études scientifiques réalisées sur le sujet [l'hybridation] ne tournent pas à l'avantage du métissage universel et systématique » (p. 243); « on ne mélange pas des races comme on ferait du café et du lait (...) ».

Dans le « café au lait », lait et café continuent d'exister; au contraire, dans la « caféaulaitisation » telle que le rêve le Pr. Ruffié, le café et le lait disparaissent tous les deux! » (pp. 245-246); « incontestablement, la « panmixie planétaire », c'est-à-dire le désordre génétique maximum, ne pourrait se traduire que par une immense rétrogradation » (p. 247).

C'était encore et déjà le « droit à la différence », habillage désormais ordinaire du racisme identitaire, qui formait le mythe d'attraction permettant de rejeter les racismes déjà rejetés par consensus de base: « le racisme colonialiste et inégalitaire et le racisme assimilationniste et égalitaire se rejoignent pour mettre en péril le droit à la différence. » (p. 272).

Qui s'oppose à la « renaissance européenne », objectif primordial du G.R.E.C.E.? Pour répondre à une telle question, il faut revenir sur le problème de « l'ennemi principal », ou plutôt de ses multiples figures. Ces images du mauvais Autre, le G.R.E.C.E. les a redéfinies de façon successive, non sans risquer contradictions et équivoques, conjurées par un supplément de bricolage idéologique, s'appliquant à unifier le champ des reformulations.

Tout d'abord, l'ennemi principal, c'est l'égalitarisme. Le motif n'a pas bougé, de 1968 à 1984. L'égalitarisme est un thème négatif transversal, un mythe de répulsion qu'on retrouve également au centre de la propagande néo-libérale, dans la version demi-savante qu'en a donné le Club de l'Horloge (51). Empruntons l'exposé canonique de l'anti-égalitarisme à l'un des membres fondateurs du G.R.E.C.E., Jean-Claude Valla: « l'ennemi, ce sont toutes les doctrines, toutes les praxis qui représentent et incarnent une forme d'égalitarisme. Au premier rang d'entre elles, bien sûr, le marxisme, qui en constitue la forme la plus extrême, la plus terroriste » (52). Notons que le terme d'égalitarisme a représenté une euphémisation courante du communisme, dès lors que le communisme et/ou le marxisme ne représentaient qu'une extrémisation de l'égalitarisme. Nuance théorique qui s'élargira en argument de rupture vis-à-vis des formes « classiques » de l'anticommunisme, et qu'exprime clairement cette mise au point d'Alain de Benoist: « ... à mes yeux, l'ennemi n'est pas *la gauche* ou *le communisme*, ou encore *la subversion*, mais bel et bien cette idéologie égalitaire dont les formulations, religieuses ou laïques, métaphysiques ou prétendument scientifiques, n'ont cessé de fleurir depuis deux mille ans, dont les idées de 1789 n'ont été qu'une étape... » (*Vu de droite*, Paris, Copernic, 1977, p. 16).

47) *Nouvelle École*, n° 7, février-mars 1969, « La biologie », p. 5 (Itinéraire, signé N.E.).

48) Ibid.

49) Ibid.

50) Sur la hantise du métissage, de la « panmixie planétaire » et/ou de la « caféaulaitisation » (expression de J. Ruffié, reprise par le Club de l'Horloge dans une acception péjorative), cf. *La politique du vivant*, op. cit., pp. 150-151, 240-252, 272. Il arrive qu'une question posée d'une façon faussement candide soulève le pudique voile de la « position scientifique » du problème: « Ne peut-on défendre (...) même le droit pour quiconque d'épouser s'il le préfère une personne qui ait la même couleur de peau que lui, sans être nécessairement pour autant un apôtre de l'apartheid? » (p. 245). A quel accusateur imaginaire réplique-t-on ici? La question-réponse signifie: ne peut-on refuser le métissage sans être pour autant taxé de racisme? Les biopoliticiens n'aiment pas les « tabous »...

51) *Le Grand Tabou. L'économie et le mirage égalitaire*, Paris, Albin Michel, 1981.

52) J.-Cl. Valla, in *Dix ans de combat culturel...*, p. 69.

## L'ennemi : le judéo-christianisme

Deuxième désignation de l'ennemi : le *judéo-christianisme*. Cette expression amalgamante identifie, dans la narration métahistorique du G.R.E.C.E., l'origine toujours présente de l'égalitarisme, en l'assignant à une provenance radicalement étrangère à l'esprit européen : « Introduite dans la pensée européenne par le biais du judéo-christianisme — avec le thème de « l'égalité devant Dieu » — l'idéologie égalitaire s'est laïcisée au XVIII<sup>e</sup> siècle (...). Ce qui caractérise en propre la pensée égalitaire, c'est sa tendance « monothéiste et réductrice » (53). Judéo-christianisme, monothéisme, monohumanisme universaliste, individualisme et égalitarisme ne représenteraient ainsi, en dernière instance, que les bataillons d'une seule et même armée, traversant l'histoire universelle pour la conduire à une mort par entropie généralisée. Avec les déviations et les extrémisations socialistes, anarchistes et communistes, l'hydre judéo-chrétienne conduirait une guerre totale contre l'identité (indo-) européenne.

On remarquera qu'il n'y avait pas, dans les textes néo-droitières des années soixante-dix, de claires désignation et théorisation du « fascisme », rattaché au « tronc commun » socialiste. Ce sera la grande nouveauté rhétorique néo-droitière, des années 1983-1984 que d'avoir attaqué frontalement la gauche politique et intellectuelle sur le terrain du « fascisme ». Du fascisme-problème, instituant un espace de débats et controverses où historiographie et politique continuent d'interférer dans une confusion volontaire et tactique. Jusqu'en 1983, le G.R.E.C.E., suivi par le Club de l'Horloge, n'avait pratiqué qu'une position défensive face aux accusations rituelles lancées par la gauche au nom de la vulgate anti-fasciste : « fascisme » et « nazisme » utilisés comme termes d'injure et opérateurs de mise hors jeu. Or, pour la première fois, lors du colloque tenu les 26 et 27 novembre 1983 (54), le Club de l'Horloge a lancé une grande offensive idéologique visant à retourner contre la gauche le jeu de langage disqualifiant que celle-ci appliquait, sans réplique efficace possible, à ses ennemis depuis 1945. Plus précisément, l'objec-

tif était de se requalifier, de façon exclusive, en tant que représentant de la « tradition républicaine ». Face à quoi et à qui ? Face à un adversaire érigé en type fascistoïde, et identifié par l'équation : socialisme = communisme = fascisme. Il faut préciser que « fascisme » est ici repris au sens de la vulgate antifasciste, incluant le national-socialisme dans l'extension de la catégorie démonisante : « fascisme » est le nom global du Mal absolu, qu'il ne s'agit que de conjurer, et non point d'analyser. Ce pseudo-concept est aujourd'hui retourné contre ses utilisateurs abusifs, et passablement imprudents. Car le coup tactique n'avait pas été prévu, alors qu'il aurait pu l'être.

De ces deux premières désignations de l'ennemi par le G.R.E.C.E. : l'égalitarisme (le mélange, le nivellement) et le judéo-christianisme (l'irruption d'une mentalité étrangère et conquérante en Europe), le Club de l'Horloge reprendra la première mais évitera la seconde.

## L'anti-libéralisme du G.R.E.C.E.

La troisième figure de l'ennemi, c'est le *libéralisme*. Jusqu'à la fin des années soixante-dix, le G.R.E.C.E. n'avait guère insisté sur le libéralisme. Pour une première bonne raison, d'ordre tactique : de 1974 à 1979, le G.R.E.C.E. a fréquenté assidûment les milieux giscardiens, de la même manière qu'il entretenait d'excellentes relations avec les dirigeants du C.N.I.P. depuis 1969 (55). On pourrait mentionner ici une série d'ouvrages marquant les étapes de la formation d'une idéologie mixte, où la thématique libérale, réduite aux implications de l'anti-communisme, se conjugue tant bien que mal avec l'intégrisme des « racines indo-européennes », à l'impératif du retour au modèle tri-fonctionnel, à la polémologie de Carl Schmitt, etc. Énumérons brièvement : l'ouvrage de Philippe Malaud (56), celui de Michel Poniatowski (57), celui de Jacques Médecin (58), tous redevables à l'aide théorique de la Nouvelle Droite. Ce réarmement intellectuel du libéralisme conservateur français s'est opéré autour de quelques thèmes : rejet de l'égalitarisme, éloge de l'enracinement et de l'héritage indo-européen, esquisses biopolitiques, assimilation de l'esprit de tolérance, voire de la liberté, au culte de la différence (origines intégrales, racines

53) J.-Cl. Valla, op. cité, p. 68.

54) Rappelons-en la thèse centrale : « le socialisme est le tronc commun des grandes doctrines qui ont dominé et qui dominent encore le XX<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse du fascisme, du communisme ou de la social-démocratie. Dans tous les cas, on trouve la même logique poussée plus ou moins loin... » (J.-Y. Le Gallou, in *Socialisme et fascisme...*, op. cité, p. 122).

55) Cf. *Éléments*, n° 6, juillet-août 1974, pp. 1, 5-6. Rappelons qu'A. de Benoist a fait sa première carrière de « journaliste-intellectuel » au sein du groupe de presse Bourguigne : *Valeurs Actuelles*, *Le Spectacle du Monde*, de 1970 à 1976 (*Vu de droite* est le recueil des comptes rendus qui y furent publiés, revus et argumentés).

56) Ph. Malaud, *La révolution libérale*, Paris, Masson, 1976.

57) M. Poniatowski, *L'ennemi n'est écrit nulle part*, Paris, Albin Michel, 1978.

58) J. Médecin, *Le terreau de la liberté*, Paris, Presses de la Cité, 1978. Sur ces ouvrages, cf. P.-A. Taguieff, 1984, pp. 59-61, 142.

pures : par où l'on retrouve la manipulation du régionalisme). En fin de compte, comme l'affirme d'un truisme apparent le Club de l'Horloge, il n'y aurait « pas de liberté sans différence » (59). Après 1979, de façon significative, le G.R.E.C.E. a rompu avec les milieux libéraux, ne manquant pas l'occasion de dénoncer violemment les idéaux « cosmopolites » et « marchands » des « nouveaux économistes » (60). Faisons ici un bref rappel du contexte idéologique. Dans une grande partie de l'opinion, après la campagne de presse de l'été 1979, la Nouvelle Droite, imaginée selon l'ombre portée du G.R.E.C.E., était identifiée à l'extrême-droite, voire au néo-nazisme, dans leurs marges intellectuelles. Face à une telle image incapacitante, le Club de l'Horloge réagit en constituant une association nouvelle, *Les Nouveaux Républicains*. C'est ainsi que les politiciens du vivant ont inventé, en 1979, le néo-républicanisme comme machine de guerre anti-gauche. On s'est donc institué « nouveaux républicains » pour se démarquer d'une tradition démonisée incarnée par le G.R.E.C.E., témoin gênant d'un péché idéologique originel. Stratégie d'adaptation au flux des représentations et des valeurs et qui suppose une réelle intelligence du comportement de l'ennemi.

### Les États-Unis, figure de la décadence

Comment le G.R.E.C.E. se représente-t-il les implications de son anti-libéralisme sans réserves ? Si l'ennemi principal est « le libéralisme bourgeois et l'« Occident » atlantico-américain » (A. de Benoist), alors, comme nous l'avons vu, ce n'est plus le communisme qui est stigmatisé comme la forme la plus perverse, pour ce qu'elle serait la plus accomplie, de l'égalitarisme d'origine judéo-chrétienne. C'est désormais le libéralisme qui incarne l'achèvement du mal égalitaire. Il est dénoncé comme la forme « la plus dangereuse » revêtue par l'égalitarisme (61). En outre, il est accusé de remplir la fonction de mise en acceptabilité du communisme. Le libéralisme ne serait que la forme rampante, inconsciente d'elle-même, molle, décadentielle et honteuse de la maladie occidentale dont le communisme représenterait la forme dure, répressive, dictatoriale. Or la décadence,

selon A. de Benoist, est « pire que la dictature » (63). Cette désignation du libéralisme « biblico-américain » comme ennemi principal instaure une ligne de démarcation entre les deux pôles de la Nouvelle Droite, et engage à une diversification radicale des stratégies argumentatives. Insistons sur la nouveauté, non pas du stéréotype anti-américain, mais de sa position polémique et doctrinale. Dans l'histoire des droites radicales depuis 1945, le tournant semble se situer en 1969-1970 : les nationalistes révolutionnaires européens passent d'une critique de l'Occident à la récusation globale du monde occidental en tant que phénomène de décadence. Au centre de ce nouveau mythe de répulsion dominant, les États-Unis figurent la réalisation la plus approchée du mélange cosmopolite — idéal-type de l'horifique. Le trajet du G.R.E.C.E. est sur ce point conforme à celui du nationalisme révolutionnaire allemand et italien : de la classique mise sur pied d'égalité du libéralisme (capitalisme) et du communisme — s'exprimant par la conjonction négative « ni Washington ni Moscou » — à la précellence du libéralisme dans l'échelle hiérarchique des rejets. C'est ainsi qu'en 1978 l'un des premiers théoriciens du G.R.E.C.E., Jean Mabire, prenait position contre ce qu'il appelait « la pourriture de l'âme russe par la décadence américaine » (64). Jean Cau venait alors de publier aux éditions Copernic, fondées en 1976 par des membres dirigeants du G.R.E.C.E., son *Discours de la décadence* où il soutenait que la « décadence américaine » est représentée et relayée en Russie par les « libéraux, à la fois mondialistes et démocrates ». (65). Cette décadence occidentaliste, dans sa version russe réalisée par infiltration des valeurs américaines, apparaissait, en un tel contexte, comme opposée aux valeurs positives incarnées par les « nationalistes », soit les défenseurs, selon Jean Cau, de « la patrie russe éternelle » (66). Ce qui semble ici particulièrement intéressant, c'est la redécouverte d'une possibilité nationaliste, voire d'une orientation impériale, dans la Russie dite communiste. Le G.R.E.C.E. propose ainsi la lecture d'un impérial-nationalisme russe, sous le vernis idéologique officiel. Une telle interprétation, certes, a une vieille mémoire : les courants nationaux-

59) *La politique du vivant*, p. 273.

60) A. de Benoist, *Les idées à l'endroit*, op. cit., pp. 204-211 (texte publié dans *Éléments*, mars 1979). On lira le dossier de la polémique dans l'ouvrage d'Henri Lepage, *Demain le libéralisme*, Paris, L.G.F., Coll. « Pluriel », 1980.

61) *Éléments*, n° 41, mars-avril 1982, p. 37 (texte non signé).

62) Ibid.

63) *Éléments*, n° 41, p. 48.

64) J. Mabire, in *Éléments*, n° 26, printemps 1978, p. 22.

65) Ibid.

66) Ibid.

bolchéviques de la révolution conservatrice allemande avaient déjà frayé le chemin. Mais c'est seulement après 1975 que, dans les milieux du G.R.E.C.E. — Nouvelle École, l'héritage de la révolution conservatrice a été revendiqué. Et c'est à propos du livre *Vu de droite* qu'en 1977, dans *Éléments*, la philosophie présumée d'A. de Benoist a été rattachée à la dite révolution conservatrice, jusqu'à être désignée comme telle (67). Jean Mabire, résumant les thèses de J. Cau avec enthousiasme, après avoir rappelé une synonymie élémentaire entre « christianisme, socialisme, décadence » (68), précisait : « c'est l'Amérique la grande responsable de ce qu'il [J. Cau] n'hésite pas à nommer « le renoncement planétaire de notre monde-race blanc ». Seul un peuple qui n'a pas honte de lui-même est capable d'une réaction contre la montée des « valeurs » désarmantes de la morale, de l'utopie et de l'égalité » (69). Patrie, race blanche, empire : trois mots pour lutter contre la décadence.

## Disqualifier la social-démocratie

La quatrième et dernière figure de l'ennemi principal est la *social-démocratie*, qui n'est elle-même qu'une version mixte du libéralisme et du communisme. Elle est interprétée par le G.R.E.C.E. comme une condensation honteuse de ces deux figures complices de l'ennemi égalitaire. C'est surtout le Club de l'Horloge qui développera, en 1982-1983, la désignation de la social-démocratie comme étant l'ennemi principal, moyennant une correction idéologique d'importance : c'est au nom du libéralisme vrai qu'est récusée la social-démocratie, en tant que forme molle et tolérable de l'emprise communiste ou totalitaire. Une représentation polémique de soi et de l'autre est ainsi lancée sur la scène du discours politique : un système d'auto-désignation, à savoir « démocratie » / « droite » / « opposition républicaine » / « libéralisme », est mis en place, en rapport d'opposition avec un système d'hétéro-désignation, qui installe « socialisme », « communisme » (ou « collectivisme ») et « fascisme » (ou « nazisme ») dans un même espace idéologique et les assigne à une généalogie commune. Quels sont les

objectifs de l'équation : socialisme = communisme = fascisme ? En premier lieu, à l'évidence, de disqualifier le socialisme en général, et en particulier la voie social-démocrate. Ensuite de fournir une légitimation historique et idéologique aux attaques dirimantes visant la coalition entre socialistes et communistes. Plus intéressante est enfin la tentative de bloquer l'argumentation anti-fasciste classique par une opération de rétorsion. Le Club de l'Horloge a bien saisi le moment où apparaissait une certaine disqualification, une certaine décomposition, une « fatigue » du modèle anti-fasciste élaboré dans les années trente, et devenu l'un des noyaux idéologiques de la propagande communiste internationale. Il s'agissait pour les néo-néolibéraux d'intervenir opportunément pour utiliser et recanaliser les représentations préconstruites, jusque-là mises en jeu dans les seuls milieux anti-fascistes et anti-totalitaires. Est ainsi réalisée une disqualification sommative des adversaires par leur réduction à une commune origine : les prétendus ennemis irréductibles (social-démocratie, communisme, fascisme) reviennent au même esprit totalitaire, qui se confond avec le mythe de l'État total. L'addition des adversaires s'opère sur le modèle de la conjonction négative « ni contre-révolution traditionaliste ni gauche (républicaine, socialiste, communiste...) », qui fait place nette au libéralisme, soit à ce qui reste quand on a tout délégitimé. La vulgate néo-libérale contemporaine tient sa consistance incertaine et tire son effet de légitimité d'un semblable couple de négations : « ni fascisme ni socialo-communisme ». Rétorsion du performatif d'exclusion : le socialo-fasciste ou le fascisto-socialiste, telles sont mises en scène les figures symétriques de celui qui n'a pas droit à la parole légitime. Encore faut-il asseoir l'identification amalgamante des adversaires sur un modèle d'ensemble de leur filiation commune. Le mythe moderne recherché est vite trouvé : la « mystique sociale » supposée originaire est simplement homologuée à l'orientation intellectuelle déplorable que le prestigieux Hayek nomme, dans sa terminologie simplificatrice, « constructivisme » (70). Ce faisant le Club de l'Horloge ne propose nulle analyse nouvelle, ne construit pas

67) Cf. *Éléments*, n° 20, février-avril 1977, p. 3 (éditorial signé Robert de Herte : « La «révolution conservatrice» »).

68) *Éléments*, n° 26, p. 21.

69) *Éléments*, ibid., p. 22.

70) F.-A. Hayek, *Droit, législation et liberté*, tr. fr. R. Audouin, Paris, P.U.F. 1980-1983, vol. 1 et 2; cf. Y. Blot, in *Socialisme et fascisme...*, op. cit., pp. 75-80.

des modèles d'intelligibilité inédits. Il réinvestit opportunément les schémas théoriques élaborés par les doctrinaires néo-libéraux dans les années trente : Walter Lippmann, Friedrich-A. Hayek, Ludwig von Mises (71), dans les luttes idéologiques conjoncturelles. Ce qui est bien plutôt surprenant, c'est de constater l'enthousiasme candide avec lequel la vieille théorisation néo-libérale du totalitarisme est reçue et exploitée dans les milieux de l'opposition de droite en France. Double indice : d'ignorance (on est ravi de la découverte tardive) et d'infécondité intellectuelle (dans le désarroi, on se jette sur la première autorité reconnue). Ce qui reste à considérer, ce sont les effets politiques à moyen terme de cette greffe des présupposés de l'antifascisme de propagande, retourné contre le « socialo-communisme » (« fascisme rouge » devenant dès lors un pléonisme vicieux, et plutôt « ringard » (72), sur la classique représentation néo-libérale du totalitarisme, reprise telle quelle, au moment même où l'historiographie scientifique fournit des raisons de plus en plus convaincantes d'abandonner l'indéfinissable notion de « régime totalitaire ». Aussi bien, semble-t-il, n'est considérable en l'affaire que le passage d'une stratégie défensive à une stratégie offensive, dont l'objectif est de contraindre l'adversaire à se justifier. Obligation qui l'institue comme dépourvu de légitimité première. La charge de l'impossible preuve irrécusable d'innocence politique revient dès lors à la gauche tout entière, y compris à ces anciens protégés des attaques antitotalitaires que sont les sociaux-démocrates. Allons à l'essentiel : cette stratégie tend à contraindre la gauche libérale à un travail infini en vue de disculpation, elle vise à la placer dans la situation bloquée de s'innocenter indéfiniment du péché totalitaire (comme tendance fatale et pensée secrète).

La gauche serait assurément perdante dès le premier pas engagé dans la souricière. Car elle s'épuiserait à s'élever au-dessus de soupçons toujours plus paranoïdes — non plus seulement de « fascisme rouge » par simple contact avec l'élément communiste, mais de fatales dérives « totalitaires » (« fascistes » ou « communistes »). Ce qui devrait peut-être l'encourager à poursuivre et radica-

liser la pensée de sa rupture inaugurale avec l'imposture dite « communisme ».

### L'argumentation néo-conservatrice : les appropriations idéologiques

L'argumentation de la droite intellectuelle néo-conservatrice, qui se désigne elle-même comme « (néo-)libérale » et prétend s'assumer comme telle, « sans complexes » est analysable en un faisceau d'**appropriations idéologiques**. ces actes de monopolisation symbolique se présentent le plus souvent comme des reconquêtes culturelles : ce sont des réappropriations. Leur fonction dominante est d'ordre stratégique : elles représentent des enjeux dans le champ des rapports de force idéologique.

1) L'appropriation de la délégitimation du communisme par l'**antitotalitarisme** d'ultra-gauche (73) pour disqualifier le socialisme en général. On affirme que le socialisme conduit fatalement au communisme, qui instaure le totalitarisme, soit le mal absolu. La récusation du dernier terme (résultat) fait retour sur le premier (origine). Cet antitotalitarisme élargi permet de canaliser sur la gauche (socialiste, sociale-démocrate) les vieilles passions ritualisées de l'anticommunisme classique, ainsi instrumentalisées par la propagande électorale.

2) L'appropriation de l'**antifascisme**, radicalement épuré de sa fonction d'auto-légitimation communiste : le discours néo-conservateur pose comme une vérité historiquement fondée, aussi bien que comme une évidence idéologique, que le socialisme engendre inévitablement soit le communisme soit le fascisme (et/ou le national-socialisme). Le présupposé de la désignation généalogique (le socialisme, et lui seul, est l'origine commune du fascisme et du nazisme) est que la droite libérale et républicaine déclarée représente le seul véritable rempart contre le fascisme, parce qu'étrangère absolument aux stades de sa genèse historique. Il n'y a pas, dans une telle représentation duelle, de troisième terme. Il n'y a qu'un face à face entre bons libéraux et méchants autres (d'origine étrangère au libéralisme, c'est-à-dire de provenance socialiste).

71) W. Lippmann, *La cité libre*, tr. fr. G. Blumberg, Paris, Librairie de Médicis, 1946; F.-A. Hayek, *La route de la servitude*, tr. fr., Paris, Librairie de Médicis, 1945; L. von Mises, *Le gouvernement omnipotent*, tr. fr., Paris, Librairie de Médicis, 1947.  
72) On ne s'étonnera pas de trouver l'expression « durs » du R.P.R. : Charles Pasqua, Bernard Pons, etc.

73) Précisons : l'antitotalitarisme de l'ultra-gauche occidentale des années 50 (ainsi C. Lefort et C. Castoriadis, à *Socialisme ou Barbarie*), mis en syncretisme, depuis le milieu des années 70, avec les effets antitotalitaires dérivés des textes de la dissidence soviétique. Notons brièvement, dans l'argumentation néo-conservatrice, une reprise et un déplacement : le modèle de la « démocratie libérale » n'est pas égalisé aux formes nazie et communiste du totalitarisme, mais érigé en son autre absolu.

3) L'appropriation de la **tradition républicaine**. La gauche est exclue par relégation dans l'enfer idéologique du « marxisme » et réduction aux fatalités anti-économiques du « collectivisme ». L'« opposition républicaine » (auto-désignation) se dit fidèle à la vérité de 1789, face à ses dévoiements égalitaristes, médiocratiques, étatistes, bureaucratiques, sectaires. Et cette fidélité est posée comme exclusive de toute autre : la tradition républicaine ne se partagerait point. Prenons garde à la péjoration polémique à laquelle sont soumises les désignations identificatoires de l'ennemi absolu, adversaire diabolisé exclu par principe du dialogue (où il ne pourrait, en vertu de sa perversité sans réserves, que tricher) : « le marxisme/les marxistes », « le collectivisme ». Ces dénominations exclusives du mauvais autre sont, au cours des développements rhétoriques, intégrées dans la dénonciation du phénomène totalitaire (première appropriation), auquel on suppose une logique et une téléologie irrépressibles. Il s'agit de la mise en œuvre, par les néo-conservateurs, de la stratégie de rétorsion (74) : l'exclusion délégitimante de l'autre qui, dans la tradition jacobine revisitée par l'antifascisme, s'énonce : « les républicains contre les fascistes », est ici retournée contre le socialo-communisme sous la forme : « les républicains contre les marxistes » (75).

4) L'appropriation de la **modernité culturelle** et de la **modernisation économique-sociale**. L'opposition républicaine prétend représenter et défendre de façon exclusive les valeurs de compétence économique, de mérite personnel, de responsabilité, d'initiative (l'esprit d'entreprise), d'efficacité, de renouvellement relégué dans l'archaïsme (XVIII-XIX<sup>e</sup> siècles) des utopies réfutées par « les sciences de l'homme et du vivant ». (76).

Cette réactivation discrète du scientisme en politique a pour fonction de reprendre à la tradition de gauche l'une de ses procédures préférentielles d'auto-légitimation, noyau de l'idéologie du Progrès. Le scientisme politique définit l'un des éléments modernitaires par lesquels le néo-conservatisme se démarque des « vieilles » droites, passéistes, anti-modernes, toujours susceptibles d'être stigmatisées comme « réactionnaires » ou

« pétainistes », et par là même exclues du jeu politique légitime. C'est principalement dans le bioscientisme que s'incarne la « distinction » propre des néo-conservateurs, dans leur conversion au « moderne ».

Je dirai simplement que la différence fondamentale est la divergence croissante, quant à l'usage du scientisme biologique, entre le discours du G.R.E.C.E. et celui du Club de l'Horloge. On peut en retrouver des traces un peu partout, bien ailleurs qu'en France. C'est la divergence entre les deux courants que l'on amalgame à tort dans le prétendu « darwinisme social (et/ou politique) ». D'une part, le darwinisme social et politique au sens strict, celui de Spencer ou de Clémence Royer, d'orientation libérale, dont l'objectif principal est de faire sauter ce qui empêche le libre jeu, le libre déploiement des lois naturelles sélectives dans la société. L'État minimum apparaît comme le premier moyen de lever les obstacles socio-politiques à l'application de la loi de sélection naturelle. D'autre part, le courant eugéniste, qui ne saurait être confondu avec le premier. Il part en effet du diagnostic que les lois naturelles ne jouent pas en société, et conclut qu'elles ne peuvent pas jouer pleinement si elles ne sont pas réinstituées par l'artifice humain. Il s'agit donc de trouver un substitut biotechnologique à cette absence. D'où l'orientation réformatrice, voire révolutionnaire, des projets eugénistes. Loin de viser la minimisation de la fonction étatique, ils supposent la réalisation étatique d'un programme de corrections systématiques apportées aux déviations sociales de la sélection naturelle. Le courant social-darwinien se retrouve précisément dans les milieux proches du néo-conservatisme américain, auquel il fournit un discours de légitimation de l'ultra-libéralisme. C'est au courant social-darwinien à proprement parler que le Club de l'Horloge se réfère : discours d'exaltation des figures du « plus apte », qu'on suppose emprisonné par l'égalitarisme social. C'est, au contraire, au courant eugéniste que le G.R.E.C.E. se réfère explicitement et se rattache : la révolution prônée est certes « conservatrice », mais fortement modelée par les sciences et les technologies du vivant (77).

(74) Cf. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982, pp. 219-220.

(75) Cf. Gérard Grunberg, « Le parti socialiste et ses représentations de l'adversaire », *Intervention*, N° 4, mai-juillet 1983, p. 16. Les C.A.R. ont également diffusé le slogan : « Pour la République contre le socialisme. » Le R.P.R. s'en est inspiré (1982 - début 1983).

(76) Expression ordinaire dans le discours public du Club de l'Horloge. Par exemple, *La politique du vivant* (Paris, A. Michel, 1979) « présente une nouvelle image de l'homme à la lumière des acquis les plus récents des sciences de la vie » (extrait de la notice publicitaire).

(77) Cf. *Nouvelle École*, janvier-février 1971, n° 14, « L'eugénisme » (thème central).

5) L'appropriation exclusive du réel, du sens des réalités sociales, économiques, militaires. L'argument principal est repris de la philosophie néo-libérale, et s'expose volontiers dans la terminologie de F.-A. Hayek : l'esprit « évolutionniste » est opposé au « constructivisme » de la gauche socialiste comme la plasticité du vivant à la rationalité figée, comme l'adaptation intelligente aux lignes mouvantes du réel à la crispation intellectualiste.

6) L'appropriation de la mémoire, de l'héritage culturel, de l'histoire nationale, de l'enracinement (78). Les Républicains disent détenir « les racines du futur » (79). La gauche est disqualifiée, étant dénuée de passé positif. Son passé toujours présent est identique aux germes du totalitarisme communiste et/ou fasciste : le déracinement (80). La gauche est identifiée comme étant sans identité. Elle n'a pas d'avenir, parce qu'elle n'a pas de racines. Elle est l'accompagnement idéologique du déracinement. Ce qui était, dans la doctrine du G.R.E.C.E., référence aux origines indo-européennes dans le cadre d'un racisme auto-référentiel (centré sur la défense de l'identité propre), devient défense de l'enracinement dans les valeurs nationales. L'enracinement indo-européen devient enracinement républicain.

7) L'approbation de la défense des libertés, stratégie dont l'efficacité tient à ce qu'elle condense les effets de persuasion dérivant de toutes les autres stratégies d'appropriations. Les locuteurs néo-conservateurs s'attribuent en propre la défense des libertés d'entreprendre, de s'affirmer dans sa différence, de prouver sa supériorité (intellectuelle, sociale, économique), de choisir tel type d'enseignement ou de culture. La gauche est censée dérouler une logique totalitaire. Son destin serait d'abolir la Liberté et les libertés. Elle n'a donc nul droit de se réclamer des principes de 1789.

Ces réappropriations sont intéressantes pour nous dans la mesure où elles désignent autant de tâches stratégiques à la gauche républicaine, dans la mesure où, encore une fois, l'on ne peut s'en tenir, pour de bonnes raisons, à l'imaginaire anti-fasciste, anti-raciste ou anti-totalitaire, c'est-à-dire à des formes de refus et à des stratégies défensives face

aux attaques. Dans la mesure où, précisément, la droite prétendument libérale et conservatrice attaque l'anti-fascisme tout en utilisant ses présupposés polémiques, en vue de les retourner contre la gauche toute entière. La stratégie du Club de l'Horloge est une stratégie d'adaptation axiologique; la stratégie du G.R.E.C.E. est une stratégie de radicalisation et de déplacement. La première est idéologico-politique, la deuxième est métapolitique ou culturelle. On peut considérer, compte tenu du fait que les organisations sont souvent mixtes, et qu'il y a une circulation d'hommes et d'idées, qu'en dépit du discours différentiel, l'on a ici les deux pôles de ce qui est insuffisamment, mais avec une relative justesse, nommé la Nouvelle Droite en France. Nous avons bien cette grande ligne de partage : la Nouvelle Droite, le National-Populisme de Le Pen, l'intégrisme ou le traditionalisme catholique.

Élitistes, populistes, intégristes : la population de l'extrême-droite n'est toujours pas homogène. Ses relations avec « le libéralisme » ne sont pas moins équivoques que avant l'apparition, à la fin des années 60, des « nouvelles droites ». Celles-ci ont bien plutôt contribué à élargir et approfondir la zone d'ambiguïté où interfèrent discours « libéraux » (*Club de l'Horloge*), para-« libéraux » (*Front National*), « anti-libéraux » (*G.R.E.C.E.*) ; *Contre-révolution catholique*).

P.T.

(78) « L'enracinement » constitue l'un des 3 principaux slogans des C.A.R. (Comités d'Action Républicaine). L'anti-égalitarisme et la « défense des libertés » sont les thèmes les plus récurrents.

(79) *Les racines du futur* : titre du premier ouvrage collectif publié par le Club de l'Horloge, en 1977, et dont l'objectif central est de « relier la pensée scientifique dans ses acquis les plus récents aux préoccupations plus directement politiques » (op. cité, présentation).

(80) L'origine du schéma interprétatif se trouve dans l'ouvrage d'Hannah Arendt, *The origins of totalitarianism*, Harcourt, 1951.